

# Obéir en homme libre

Laurent Camiade

Liberté et obéissance :  
comment concilier  
l'inconciliable ?



Obéir en homme libre

Laurent Camiade

**Obéir  
en homme libre**

DDB

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

son fruit chaque fois qu'elle fait résonner en elle la Parole libératrice du Père.

## Obéissance de la foi, obéissance rituelle et obéissance filiale

Depuis Abraham, premier homme à qui Dieu demande de quitter son pays en lui promettant ses bénédictions, la foi découle d'une écoute confiante de la Parole divine et de sa mise en pratique. Saint Paul emploie à deux reprises l'expression « obéissance de la foi » dans l'épître aux Romains pour dire qu'il s'agit d'une attitude devant caractériser les chrétiens et qui est même le fruit principal de sa mission apostolique auprès des païens : « Pour que son [de Jésus Christ, notre Seigneur] nom soit honoré, nous avons reçu par lui grâce et mission d'apôtre afin d'amener à l'obéissance de la foi toutes les nations païennes dont vous faites partie, vous aussi que Jésus Christ a appelés » (Rm 1,5) ; « Voilà le mystère qui est maintenant révélé : il était resté dans le silence depuis toujours, mais aujourd'hui il est manifesté. Par ordre du Dieu éternel, et grâce aux écrits des prophètes, ce mystère est porté à la connaissance de toutes les nations pour les amener à l'obéissance de la foi » (Rm 16,25-26).

Abraham, premier homme de l'histoire à quitter toute sécurité humaine pour obéir à Dieu : « pars, quitte ton pays... » (Gn 12,1, mis en exergue par Rm 4,3s & He 11,8) est le premier modèle de l'obéissance de la foi, et la bienheureuse Vierge Marie en est la réalisation la plus parfaite (Lc 1,38.45.48)<sup>1</sup>.

L'obéissance de la foi consiste à se soumettre librement à la Parole écoutée dans l'Église, pour la simple raison que Dieu en

est l'auteur. L'obéissance de la foi suppose un discernement personnel mais aussi une mise en pratique.

L'obéissance peut porter sur deux domaines distincts, la foi et l'agir, ceux-ci sont liés entre eux : l'obéissance de la foi consiste à croire en la vérité révélée par Dieu tandis que l'obéissance morale consiste à mettre en pratique ce que l'on croit vrai pour faire le bien<sup>1</sup>. A l'intérieur du sujet appelé à obéir, ces deux actes d'obéissance ne vont pas l'un sans l'autre.

Il ne faut pas confondre l'obéissance de la foi et l'obéissance rituelle (envers les rites sacrés). Cette obéissance est techniquement la plus facile à pratiquer, à l'intérieur de l'obéissance de la foi. Elle consiste à entrer dans la pratique d'un peuple. Il est facile de mesurer si l'on a accompli ou non le rite. La communauté est aussi là pour favoriser cette obéissance. Elle devrait être, par conséquent, la plus formelle.

Mais sa caricature chez les pharisiens et les scribes fait l'objet de nombreuses critiques de la part du Seigneur Jésus. C'est aussi sur elle que se greffent le plus de conflits dans beaucoup de communautés chrétiennes. Ainsi, accepter de ne pas recevoir un sacrement tout de suite, d'attendre de remplir certaines conditions (formation, catéchèse, situation matrimoniale, confession...), pose souvent problème face à la logique de consommation qui est la nôtre. Quand aux débats sur la qualité des célébrations, la pertinence des rites tels qu'ils sont vécus, etc., chacun peut songer à de nombreux exemples de discussions animées, voire d'affrontements insolubles où l'affectivité prend globalement le pas sur la raison.

Du reste, pour certaines personnes, se soumettre à un rituel semble gêner. Il y a un effacement de soi dans le rite liturgique qui ne correspond pas forcément à la demande de reconnaissance qui est très forte chez certaines personnes. On

voit ainsi des « animateurs » liturgiques se mettre en scène eux-mêmes au lieu de servir une liturgie qui les dépasse et devrait les faire entrer dans une prière plus large qui, en fin de compte, à travers l'Église, est la prière du Christ, la seule prière capable d'être pleinement agréée par le Père.

Il ne faut pas être naïfs, notre liturgie contiendra toujours une part de nous-mêmes, une expression de nous-mêmes. Que nous le voulions ou non, on ne célèbre pas l'eucharistie exactement de la même façon à Paris, à Douala, à Buenos Aires ou à Hanoï. Mais c'est toujours le rituel de l'Église, dans lequel chacun essaie d'entrer humblement et apporte, comme à son insu, l'expression de sa culture propre qui enrichit finalement le patrimoine de l'Église, précisément parce que cela est vécu dans une attitude fondamentale de désappropriation et d'obéissance au Père.

L'obéissance rituelle a un grand avantage : on sait à peu près toujours ce que l'on doit faire. L'esprit de docilité y trouve une certaine sérénité. La liturgie porte d'autant mieux que l'on sait la recevoir comme un don et un trésor de l'Église.

Les rituels amoureux ont pour fonction de préparer l'union intime du couple en train de se rapprocher. Les rituels religieux, de même, sont constructeurs de communion. Il n'y a, au départ, rien de surnaturel dans ce phénomène. On le retrouve dans toutes les cultures, y compris dans les formes athées de culte, comme les concerts rock ou les rassemblements nazis. Ce dernier exemple introduit évidemment la suspicion dans le rapport au rite. Mais, dans tous les cas, les rites sont reconnus pour leur fonction de régulation sociale. D'ordre surtout naturel, l'obéissance rituelle exprime une volonté d'appartenance à la communauté. Lorsque Jésus semble parfois ne pas s'y soumettre, surtout en ce qui concerne le repos du sabbat, c'est pour une raison bien précise : le sabbat change de sens dès lors

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



divine et suggestion personnelle : « Dieu a créé l'homme à son image et l'homme le lui a bien rendu<sup>1</sup>. »

Peut-on, en effet, douter de la sincérité d'un kamikaze ? Il est certain d'obéir à Dieu. Pourtant, n'est-il pas en train de prendre la place de Dieu en voulant changer le monde brutalement par la terreur, au lieu de participer humblement à son progrès par des actes motivés par l'amour et en rendant témoignage à la vérité ?

La Révélation de Dieu en Jésus-Christ a ceci de spécifique : elle ne brutalise pas ses destinataires, mais elle se laisse brutaliser par eux. Elle ne se fait pas Parole tonitruante ni écrasante, mais elle cherche à convaincre de l'intérieur, comme une petite pluie qui imprègne doucement la terre afin de lui faire porter son fruit. Voici comment le prophète Isaïe la décrivait : « Comme la pluie et la neige descendent des cieux et n'y retournent pas sans avoir arrosé, fécondé la terre et fait germer les plantes, sans avoir donné de la semence au semeur et du pain à celui qui mange, ainsi en est-il de ma parole qui sort de ma bouche : elle ne retourne pas à moi sans effet, sans avoir exécuté ma volonté et accompli avec succès ce pour quoi je l'ai envoyée » (cf. Is 55,10-11). Ce texte annonce précisément l'efficacité de la Parole divine, mais les moyens de cette efficacité sont assimilés à une douce imprégnation plus qu'à violentes imprécations !

Les trop fortes pluies et la tempête saccagent les cultures plus qu'elles ne font germer la terre.

## La crise de l'assentiment

Depuis la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb (1492) et les découvertes de Copernic (1543) la pensée

occidentale a commencé une grande mutation. La réforme protestante fut probablement l'expression chrétienne la plus significative de cette mutation culturelle.

Mais, bien au-delà de la sphère protestante et avant elle, la civilisation occidentale a commencé à ne plus se considérer comme le centre incontesté de l'univers. Chaque individu, désormais, peut être un centre, voire son propre centre. De même que Copernic a conduit les hommes à ne plus considérer que le soleil tourne autour de la terre et que la rotation des planètes fait de chacune un centre suivant le point de vue que l'on choisit, chaque individu peut à son tour considérer que son point de vue soit une référence légitime de la vérité qu'il cherche et qu'aucun point de vue autoritaire n'est désormais incontestable. Dès lors, donner son assentiment à une vérité que l'on n'a pas soi-même élaborée paraît absurde.

L'absence de centre objectif dans le cosmos induit une culture de réseaux, de préférence à une culture d'institutions. C'est désormais jusqu'aux sociétés commerciales qui ne comportent plus de centre. Ces mutations de la pensée occidentale confèrent à la subjectivité et à la conscience individuelle leurs lettres de noblesse.

Pourtant, la conscience n'a pas été inventée à l'époque moderne. Saint Augustin (354-430), déjà, pour ne citer que lui, en avait analysé bien des aspects. Mais la notion de conscience a pris désormais une importance considérable ; jusqu'à la diffusion, dans toutes les couches de la société, d'un primat de la subjectivité.

Nos contemporains croient souvent légitime d'agir comme si l'individu pouvait se libérer de tout ce qui lui dicte ses lois, pour chercher en lui-même ses propres lois, et, en fin de compte, pour se les donner à lui-même. Il semble avoir perdu l'habitude de l'assentiment.

## La pensée moderniste

Dans le christianisme occidental, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la pensée dite « moderniste », dont les ouvrages de l'abbé Alfred Loisy et Ernest Renan sont comme l'emblème, marque une étape spectaculaire dans l'évolution des mentalités. Loisy, en effet, avant d'en être chassé, était professeur à l'Institut Catholique de Paris. La réaction du magistère de l'Église fut d'autant plus radicale qu'elle sent bien toute la force de ce courant de pensée qui, pour la première fois depuis la réforme protestante au XVI<sup>e</sup> siècle, surgit au cœur même de la théologie catholique. Elle craint que ce soit pour en saper les bases.

Loisy, pour ne citer que lui parmi les figures identifiées au « modernisme », est accusé de penser que les formules de foi et leurs interprétations doctrinales proviennent de la prise de conscience par le croyant du don de Dieu. Ainsi cette prise de conscience pourrait (et même devrait) prendre différentes formes selon la culture et le développement des formes de pensée de ceux qui croient.

Suivant ce modernisme que condamne l'Église<sup>1</sup>, la vérité « révélée » ne l'est pas tant parce que Dieu s'est fait homme et nous la communique, mais parce que Jésus, qui en aurait eu la conscience la plus claire possible, nous aide à la découvrir en nous-mêmes grâce à notre propre expérience du divin. Jésus ne serait donc pas là pour nous dire quelque chose de nouveau mais pour nous dévoiler ce qui est déjà présent en tout homme de façon indistincte.

La condamnation du modernisme par l'Église<sup>2</sup> a pour but de réaffirmer la « tradition apostolique », c'est-à-dire que chacun n'a pas à réinventer sa foi, mais à s'efforcer de croire ce que les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

sanctuaire où la voix de Dieu parle, dans telle situation précise, avec tels ou tels aspects précis, du contexte où je suis.

La condamnation à mort de saint Thomas More (1478-1535) à l'époque où le roi Henry VIII, après son divorce avec Catherine d'Aragon, s'était proclamé chef de l'Église d'Angleterre le fait apparaître historiquement comme un homme seul devant Dieu, incapable de rendre compte d'autre chose que de sa foi, incapable de démontrer quelle est la raison qui le fait renoncer à tous ses avantages matériels, mais sûr de son « jugement de conscience ». On ne peut que se souvenir de cette phrase de *Gaudium et spes* où il est dit que la conscience est le sanctuaire où l'homme est seul avec Dieu.

Thomas More ne pouvait même pas se justifier pleinement vis-à-vis de ses plus proches, notamment sa famille, sans risquer de les entraîner inutilement dans la condamnation qui le menaçait. Il ne souhaitait pas non plus agir contre le roi et il connaissait assez parfaitement le droit pour savoir que nul n'est tenu de s'accuser lui-même devant un tribunal. Il fut donc avare de paroles lorsqu'on l'interrogeait sur ses motivations et se contenta de refuser de prêter le serment du 12 avril 1534 probablement parce que ce serment l'aurait obligé à reconnaître indirectement des lois qui attentaient à l'autorité du pape.

Tout porte à croire que Thomas More n'a jamais émis de doute sur le fait que ses compatriotes aient, tout comme lui, agi les uns et les autres conformément à leur conscience. Lors d'un des interrogatoires, devant Cromwell qui lui reprochait de vouloir entraîner d'autres dans son obstination, More se défendit de cette intention, jusqu'à dire : « Mon pauvre corps est à la merci du roi ; plaise à Dieu que ma mort puisse lui être bénéfique. »

Thomas More était-il seul face à tous ? Face aux tribunaux qui le condamnent, au Parlement de Grande Bretagne et au

milieu dans lequel il avait vécu, oui, à peu près seul. Parmi les évêques d'Angleterre, seul l'évêque saint John Fisher avait soutenu sa position mais celui-ci avait déjà été condamné et mis à mort.

Cependant, à plusieurs reprises, More avait objecté à ceux qui l'accusaient de se dresser seul contre tous qu'il n'était pas seul car, à l'échelle de l'ensemble de la chrétienté, en refusant de prêter serment à la suprématie absolue de l'autorité du roi d'Angleterre sur l'autorité de l'Église, il était du côté de la position majoritaire. Son jugement de conscience est assumé seul, mais informé de divers points de vue. Il ne s'agit pas d'une obstination individualiste.

On sait qu'au moment de monter sur l'échafaud, Thomas More ne manifesta aucune animosité contre le roi, mais au contraire le remercia de lui avoir laissé le temps de se préparer à mourir et annonça son intention de prier pour lui. Il avait déjà dit, de fait, après que la sentence de mort eut été prononcée sur lui : « Je n'ai rien à ajouter, my lords, sinon que, tout comme le bienheureux apôtre saint Paul, ainsi que nous le lisons dans les Actes des apôtres, assista et consentit à la mort de saint Étienne, gardant les habits de ceux qui le lapidaient, et que tous deux sont maintenant des saints au ciel où ils demeureront unis à jamais, de même j'espère et je prierai avec ferveur pour que vos seigneuries qui avez été mes juges et m'avez condamné sur terre, et moi-même, puissions tous nous rencontrer joyeusement au ciel pour notre salut éternel. »

Poser un jugement de conscience seul face à tous est singulièrement difficile et la plupart du temps téméraire. La conscience doit se laisser éclairer par la Parole de Dieu, l'enseignement de l'Église et le jugement des personnes qui nous entourent. Mais elle doit rester libre d'agir, le moment venu, contre l'entourage immédiat, si besoin est.

## Accompagner un choix difficile

Face à une situation dramatique, la personne qui a un choix à faire aura souvent tendance à vouloir prendre une décision rapide et le premier conseil spirituel sera d'attendre, de consulter des personnes compétentes, de réunir plusieurs avis, de prier... mais aussi de se fixer une date butoir : tel jour, je dois avoir pris une décision, même si cette décision est de remettre à plus tard la décision. En effet, certaines personnes sont, au contraire tellement indécises qu'en remettant à plus tard, elles vont laisser aller les choses et provoquer des catastrophes par leur inaction.

Décider de quand on va décider est un début.

Ensuite, il faut prendre des moyens. Le conseil de personnes avisées, la lecture de chapitres du catéchisme sur des questions morales liées à la décision difficile, la méditation de l'Évangile (le directeur spirituel peut aider la personne à choisir des textes propres à éclairer la décision sous des angles divers), la prière, spécialement la prière à l'Esprit Saint, mais aussi le recours à la communion des saints (les vivants et les morts).

Un travail intérieur est à recommander, pour repérer les illusions spirituelles et les sur-déterminations qui pourraient être contenues dans les motivations de telle ou telle décision. Jamais on ne supprime toutes les motivations inconscientes, mais s'efforcer d'en avoir conscience est un chemin parfois utile.

La vérité fondamentale, à rappeler sans cesse, est que même s'il n'y a pas toujours une décision morale pure qui s'impose, il y a toujours un chemin que Dieu ouvre devant soi. Celui qui est prêt à obéir à Dieu ne marchera jamais dans une impasse.

Ensuite, le choix pris en conscience après avoir réfléchi, médité et prié sera le bon choix, même s'il est difficile et peut

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



Pourtant, la Bible nous dit qu'à cause du péché, Dieu a condamné l'homme à mort.

Ne nous y trompons pas, c'est bien la privation de l'accès à l'arbre de vie dont parle Gn 3,22, et cela parce que l'homme a voulu se hisser à la connaissance du bien et du mal pour se faire dieu par ses propres moyens. Il n'a pas attendu d'être appelé, mais a donné libre cours à l'avidité de son désir (« La femme s'aperçut que le fruit de l'arbre devait être savoureux, qu'il avait un aspect agréable et qu'il était désirable, puisqu'il donnait l'intelligence. » Gn 3,6), sans en parler avec Dieu. Il a trahi la confiance et désobéi à la loi de Dieu. Tenté par le serpent, il s'est focalisé sur son désir, sans tenir compte du désir de Dieu.

Mais l'appel de Dieu demeure, Dieu ne s'est jamais lassé d'appeler l'homme. Après le péché originel, quand l'homme se cache car il a peur de sa nudité, il se croit désormais indésirable ou plutôt mal désirable, désirable comme un simple objet de convoitise. Mais cela n'arrête pas Dieu qui l'appelle : « Le Seigneur Dieu appela l'homme et lui dit : “Où es-tu donc ?” » (Gn 3,9).

Pour nous, il s'agit bien de reprendre chaque jour conscience que Dieu nous désire. C'est le point de départ d'une obéissance qui sera véritablement filiale.

## Reprendre conscience de notre désirabilité

Plus que personne au monde, le Père Éternel nous désire !

Mais prendre conscience que nous sommes désirables n'est pas toujours simple comme on le voit par exemple chez des personnes qui ont vécu de nombreuses ruptures amoureuses et sont habitées par des angoisses d'abandon. Elles ne parviennent

généralement pas à vivre harmonieusement en couple tellement elles sont focalisées par le désir ambigu de compenser cette angoisse d'abandon<sup>1</sup>. L'autre n'est pour elles qu'un « instrument », le moyen pour restaurer leur sentiment de désirabilité perdu !

L'expérience<sup>2</sup> démontre que cela ne fonctionne pas, du moins tant que cela n'a pas été tiré au clair, voire, dans bien des cas, tant que cela n'a pas été soigné avec l'aide d'un professionnel. Cela est encore plus net lorsqu'il y a, à l'origine, des expériences d'abandon de la part des parents : la personne est facilement obnubilée par ce problème de la désirabilité. Son immense besoin de reconnaissance prend des proportions parfois dramatiques...

Ce problème d'un besoin maladif de reconnaissance qui trouble les motivations de l'engagement se retrouve dans les entreprises, mais surtout dans le bénévolat, y compris dans l'Église.

Beaucoup de personnes sont en recherche désespérée de désirabilité et ce, d'autant plus qu'elles portent dans leur mémoire, souvent de manière refoulée, toutes sortes d'expériences d'abandon. Dès lors, on ne peut leur rendre meilleur service que de les appeler à un service, leur demander quelque chose, leur dire qu'on a besoin d'elles, de préférence avant qu'elles ne s'imposent ou deviennent omniprésentes de façon caricaturale.

La clé, cependant, de la désirabilité reste dans la foi en Dieu qui désire chacun. Il est fort dommage, y compris sur ce plan simplement psychologique, que le sacrement de pénitence soit désaffecté et que le péché soit si peu confessé dans un accueil confiant du pardon. Combien de fils prodiges aujourd'hui qui ne se croient plus désirables chez leur Père, même pas comme

un simple ouvrier<sup>1</sup> ? C'est bien dommage, car ils découvriraient tout de suite, alors, la folie d'amour et la fête qui les attend.

## Désirer Dieu ne conduit pas une possession, mais à une union

« Seigneur tout mon désir est devant Toi » (Ps 37,10). Ce verset du psaume montre bien que ce n'est pas Dieu qui est directement l'objet de mon désir car je ne peux contenir Dieu. Dieu est celui devant qui je dépose mon désir avec confiance.

Comme nous ne pouvons contenir Dieu, saint Bernard va jusqu'à dire qu'il faut se nourrir de la sagesse divine avec modération : « La Parole est près de toi, dans ta bouche et dans ton cœur, mais seulement à la condition que tu la recherches d'un cœur droit. De la sorte, tu trouveras la sagesse avec ton cœur, et l'intelligence abondera dans ta bouche. Qu'elle y abonde, oui, mais qu'elle n'en déborde pas : prends garde de ne pas la vomir<sup>1</sup> ! »

En somme, il ne s'agit pas de posséder la sagesse divine, mais d'être avec Dieu, devant Lui, en sa présence chaque jour : c'est cela qui fera toute ma joie. On vomit la sagesse quand on croit pouvoir la contenir en soi toute entière. Le désir de Dieu respecte lui aussi une juste distance qui permet à ce désir de demeurer toujours vivant et toujours ouvert à l'altérité divine.

Désirer Dieu sans vouloir le posséder est source de joie.

Pour saint Augustin, la réponse à la question du pourquoi de cette joie éprouvée par l'homme qui désire est très claire : c'est parce que Dieu veut nous combler qu'il commence par élargir notre désir et cet élargissement lui-même est source de la plus grande joie car il est promesse de bonheur infini.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

## D'où vient la hiérarchie dans l'Église ?

La hiérarchie dans l'Église se fonde sur l'autorité du Christ, image du Père et tête de l'Église. Qu'entend l'Église lorsqu'elle dit que cette autorité du Christ est exercée à travers les médiations de son Corps mystique ?

Ce chapitre n'a pas la prétention de faire une synthèse d'ecclésiologie, mais il se bornera à formuler quelques rappels propres à éclairer l'obéissance chrétienne.

Dans *Novo Millennio in eunte*, Jean-Paul II insistait sur la « spiritualité de communion » qui doit motiver en profondeur les relations au sein de l'Église en ce début de troisième millénaire. C'est bien cette spiritualité de la communion, en lien avec la structure hiérarchique de l'Église, dont nous devons garder les fondements en mémoire pour réellement obéir à Dieu en obéissant à ses serviteurs.

## Approches contemporaines de l'Église

« Pourquoi l'Église : Jésus-Christ devrait suffire ? » disaient beaucoup de gens, surtout de ma génération. Aujourd'hui, c'est curieusement le contraire qui se produit : les jeunes foyers qui demandent le baptême ne croient pas en Dieu, ignorent tout de Jésus-Christ, mais veulent que leur enfant appartienne à l'Église car c'est une réalité concrète, consistante, résistante même, vis-à-vis des pressions et conditionnements du monde médiatique. Ils ne comprennent pas pourquoi l'Église cultive certaines positions, mais ils perçoivent qu'elle n'est pas dissoute dans la grande soupe sociétale, qu'elle conserve un message irréductible aux slogans à la mode. Ils ont rarement une conscience nette de

leurs motivations, ils se disent eux-mêmes « non pratiquants » et distants vis-à-vis de l'Église. Or, ils ne se rendent pas compte qu'ils ont une pratique religieuse puisqu'ils demandent des sacrements (ou au moins des rites), le mariage, le baptême et ils assistent occasionnellement aux funérailles... Ce sont des rites de l'Église qu'ils pratiquent. Celui qu'ils ne pratiquent pas, c'est la messe dominicale... parce qu'ils ne prient pas et n'ont qu'une foi très peu structurée.

Très souvent, ces gens ne se sentent pas à l'aise dans la communauté et c'est une question grave pour nos paroisses.

Dans quelques lieux privilégiés, surtout dans des grandes villes, il y a des paroisses qui rassemblent beaucoup de jeunes parce qu'ils sont en principe croyants, mais aussi parce qu'ils ont plaisir à se retrouver ensemble, qu'ils se sentent proches les uns des autres, qu'ils s'identifient facilement les uns aux autres, qu'ils s'encouragent aussi les uns les autres. Cela ne va pas sans tentations « ghettoïsantes » voire « élitistes » de certaines communautés. Ici l'on n'obéit pas, on adhère ensemble à des valeurs ou un style de vie choisi personnellement et qui, au moins pour un temps, rassemble un réseau d'aficionados. Le risque est de ne se faire de Dieu qu'une image à sa portée, une religion qui me convient... mais fausse et, en un sens, ce sera une religion qui n'a pas besoin de Dieu de façon actuelle, vivante, mais seulement d'un vestige de la révélation divine conservé dans le groupe de façon intense et intangible.

Cela dit, dans notre société pluri-culturelle, nous avons tous besoin de trouver des réseaux où l'on se sente bien. Se sentir bien dans sa propre communauté peut d'ailleurs aider à cultiver de l'estime pour les autres communautés. C'est le but de ces multiples petites fraternités, communautés ou autres groupes de prière, mouvements, etc.

Si ces chapelles sont souvent pleines, la question des églises

vides demeure : l'Église ne peut en aucun cas se réduire à un club de gens sympas et identiques, ni même à une collection hétéroclite de « clubs » spécialisés.

Et sans l'Église, avec toutes ses dimensions, l'on risque, même en affirmant le contraire, d'être en train de se passer de Jésus-Christ ! En effet, d'une certaine façon, on pourrait penser que l'Église soit inutile si Jésus, après sa Résurrection, était resté sur la terre. Mais il a choisi de disparaître. Dès lors, comment entrer véritablement en relation avec Lui sans aucun intermédiaire visible ? Il suffit d'y croire, d'avoir la foi... Mais la foi en quoi ? Et surtout en qui ?

## Sentir avec l'Église

Le chrétien docile au magistère de l'Église et vivant dans une habitude intérieure de présence à Dieu va sentir vers où l'Esprit Saint le conduit avant même de le comprendre intellectuellement. C'est ce que Jésus a promis à ses disciples : « l'Esprit Saint vous guidera vers la vérité toute entière » (Jn 16,13).

« Grâce en effet à ce sens de la foi qui est éveillé et soutenu par l'Esprit de vérité, et sous la conduite du magistère sacré, qui permet, si on obéit fidèlement, de recevoir non plus une parole humaine, mais véritablement la parole de Dieu, le peuple de Dieu s'attache indéfectiblement à la foi transmise aux saints une fois pour toutes, il y pénètre plus profondément en l'interprétant comme il faut et dans sa vie la met plus parfaitement en œuvre<sup>1</sup>. »

Ceci dit, spécialement dans le domaine de la mise en œuvre de la foi, cela ne doit pas conduire à l'illusion – laquelle serait

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



missent par écrit, en vrais auteurs, tout ce qui était conforme à son désir, et cela seulement. [...] Cependant, puisque Dieu, dans la sainte Écriture, a parlé par des hommes à la manière des hommes, il faut que l'interprète de la Sainte Écriture, pour voir clairement ce que Dieu lui-même a voulu nous communiquer, cherche avec attention ce que les hagiographes ont vraiment voulu dire et qu'il a plu à Dieu de faire passer par leurs paroles » (Dei Verbum n. 11). On ne saurait être plus clair.

Mais il y a plus : même Jésus-Christ s'est appuyé sur de multiples médiations humaines pour percevoir, interpréter et écouter la volonté de son Père. On ne peut négliger en effet le rôle éducatif de Marie et Joseph. De plus, comment oublier l'exigence ressentie par le Fils de Dieu à l'âge de douze ans, de rester au Temple de Jérusalem après le pèlerinage pour interroger les docteurs de la loi ? L'enseignement de Jésus, pendant son ministère public se présente souvent aussi sous forme de dialogue avec ses disciples ou avec les personnes qu'il rencontre. Songeons par exemple à l'aveugle Bartimée à qui il demande « que veux-tu que je fasse pour toi ? » Mais repérons aussi que les premiers mots de Jésus dans l'Évangile de Jean – Évangile qui va le plus loin dans l'affirmation de la divinité de Jésus – sont les mots « que cherchez-vous ? » Certes, il dit aussi, dans ses conseils sur la prière « avant même que vous le demandiez, votre Père sait de quoi vous avez besoin » (Mt 6,8). Mais le fait que souvent Jésus, lui-même, demande à ses interlocuteurs de formuler leur demande montre que pour les exaucer et connaître la volonté du Père, il passe aussi par plusieurs médiations humaines. Dieu sait de quoi nous avons besoin, mais il se refuse à nous le donner sans nous, sans que notre désir émerge et s'exprime dans un dialogue authentique où notre liberté est sollicitée.

Les diverses médiations humaines de l'expression de la

volonté de Dieu ne doivent donc jamais être négligées car c'est la manière d'agir de Dieu en ce monde : il fait appel à la collaboration humaine. C'est en vue de ce mode d'action « en alliance » avec les hommes que Dieu s'est fait homme car il n'y a rien de plus profond dans la volonté de Dieu que ce projet d'Alliance avec les hommes. Ainsi, il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes mais nul ne peut prétendre obéir à Dieu s'il n'obéit pas aux hommes qui ont été choisis pour nous faire connaître la volonté de Dieu.

En prolongement de cette dynamique d'Alliance par laquelle Dieu fait connaître sa volonté, les conciles des premiers siècles chrétiens émirent des « décrets », c'est-à-dire, des préceptes juridiques destinés à guider les fidèles dans la mise en œuvre pratique de la parole évangélique. Dès le IV<sup>e</sup> siècle, des auteurs plus ou moins inspirés et plus ou moins rigoureux s'employèrent à compiler ces décrets. Il fallut attendre la réforme grégorienne pour qu'apparaisse une plus grande cohérence dans les règles canoniques de l'Église. L'évêque Yves de Chartres (1040-1115) fut le premier à produire une œuvre juridique cohérente faisant date dans l'histoire du droit canonique. Mais à cette époque encore, le juridique et le spirituel n'étaient pas détachés l'un de l'autre. Ainsi, pour saint Bernard de Clairvaux (1090-1153), digne héritier en cela d'Yves de Chartres, l'obéissance était avant tout une mystique, une forme d'exercice de l'amour de Dieu. Lorsqu'il enseignait l'obéissance à ses moines, il insistait pour qu'elle devienne une obéissance « selon la Règle », c'est-à-dire que l'autorité de l'abbé était relative à la Règle (de saint Benoît) à laquelle l'abbé était soumis lui-aussi, de sorte que « tous suivront la Règle comme maîtresse, personne donc, sa propre volonté<sup>1</sup> ».

## Le vœu d'obéissance, signe pour toute l'Église et pour le monde

L'obéissance est un des trois vœux que font la plupart des religieux et religieuses catholiques : pauvreté, chasteté et obéissance. Les dominicains ne prononcent qu'un seul vœu : le vœu d'obéissance ! En lui, en effet se trouve tout le reste, puisque leur règle prévoit aussi le célibat pour le Royaume de Dieu et la prédication itinérante en vivant de mendicité ce qui est une forme de pauvreté sans concession. Du moment qu'ils promettent d'obéir, tout le reste en découle.

Bien sûr, tout le monde n'est pas appelé au genre de vie radical qu'est la vie religieuse. Mais l'importance de l'obéissance dans les ordres religieux est un signe pour toute l'Église qui rappelle que la condition fondamentale de tout baptisé est d'imiter le Christ obéissant à son Père, chacun selon sa vocation et son état de vie. Le vœu d'obéissance des religieux rappelle à tous les baptisés le caractère primordial de l'attitude obéissante dans la vie de foi<sup>1</sup>.

Le vœu d'obéissance ne la réduit en aucun cas à sa caricature formaliste. Il la pousse, au contraire, au-delà des exigences elles-mêmes de la lettre. Saint Bernard insistait là-dessus : « l'obéissance parfaite ignore la loi et ne se resserre pas dans des termes. Au-delà des exigences étroites de la profession<sup>2</sup>, elle se laisse emporter par une volonté plus vaste dans le large espace de la charité. Acquiesçant à tout ce qui lui est enjoint, elle tend jusqu'aux extrêmes de la liberté infinie, dans la vigueur d'une âme libérale et joyeuse, qui ne tient aucun compte de la mesure<sup>3</sup>. »

En réfléchissant sur son expérience de l'obéissance dans la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qu'il a établis sur votre pays ; vous devez enfin obéir à vos supérieurs domestiques, c'est-à-dire à votre père, mère, maître, maîtresse. Or cette obéissance s'appelle nécessaire, parce que nul ne se peut exempter du devoir d'obéir à ces supérieurs-là, Dieu les ayant mis en autorité de commander et gouverner, chacun en ce qu'ils ont en charge sur nous. (...) Nous appelons obéissance volontaire celle à laquelle nous nous obligeons par notre propre élection, et laquelle ne nous est point imposée par autrui. On ne choisit pas pour l'ordinaire son prince et son évêque, son père et sa mère, ni même souventefois son mari, mais on choisit bien son confesseur, son directeur. (...) Bienheureux sont les obéissants, car Dieu ne permettra jamais qu'ils s'égarerent<sup>1</sup>.

S'en remettre librement aux avis d'un autre est une manière d'obéir qui est d'un grand profit spirituel et une grande source de paix, même si cela n'est pas toujours facile.

## L'obéissance sponsale

Au sein de la famille, outre le devoir d'obéissance des enfants vis-à-vis de leurs parents, il existe un devoir d'obéissance mutuelle des époux que nous pouvons appeler obéissance sponsale<sup>2</sup>.

À notre époque en Occident, la tendance est à contester et, même, à ne plus comprendre du tout l'inégalité sociale entre l'homme et la femme, fréquente dans les cultures traditionnelles. Il me semble que cette inégalité ne peut avoir d'autre origine que

le rôle protecteur de l'homme vis-à-vis de sa femme, toujours fragilisée pendant sa grossesse. L'instinct humain est, en effet, de protéger socialement la filiation car si la reproduction ne fonctionne plus correctement, l'humanité n'a plus d'avenir. La force masculine est une réponse à cette vocation de protection. Ainsi, les hommes, dans la plupart des civilisations ont davantage cultivé leur force physique que les femmes, ce qui a pu dégénérer en domination sur le « sexe faible ». Laquelle domination est parfois encore aujourd'hui présentée comme naturelle. Saint Paul, dans le célèbre passage de sa lettre aux Ephésiens, ne songeait pas à la contester : « Par respect pour le Christ, soyez soumis les uns aux autres ; les femmes, à leur mari, comme au Seigneur Jésus ; car, pour la femme, le mari est la tête, tout comme, pour l'Église, le Christ est la tête, lui qui est le Sauveur de son corps » (Eph 5,21-23). Paul n'invente rien dans les relations entre l'homme et la femme de son époque. Il s'en sert simplement pour parler de l'union du Christ et de l'Église. Mais comme toujours chez Paul, l'autorité humaine n'a d'autre fondement que la volonté d'obéir au Christ, à la Parole de Dieu.

Face à cette traditionnelle domination masculine, est mis en avant aujourd'hui le modèle homosexuel, imaginé comme archétype du couple égalitaire. Il y aurait long à dire sur les soubassements philosophiques d'un tel projet de société. Ce qui m'intéresse, c'est simplement de comprendre ce qu'il reste à vivre d'obéissance dans une relation sponsale égalitaire, telle qu'elle est promue à notre époque. Comment est-on « soumis les uns aux autres » au sein du couple libéré d'un simpliste rapport dominant-dominé ?

Les couples modernes, dans notre pays, ont gravi beaucoup de marches vers l'égalité à travers, surtout, le travail salarié des femmes. Celui-ci a fait baisser d'un ton la domination masculine

que les historiens estiment paroxystique au XIX<sup>e</sup> siècle. Mais, comme toute évolution sociale, elle a produit des excès. Elle a pu fragiliser un certain nombre de familles. Parfois, le père, frustré de ne plus être celui qui confère seul à la famille sa respectabilité sociale et apporte l'argent à la maison, a tenté de s'imposer par d'autres moyens comme la violence. D'autres fois, le mari s'est trouvé tellement inutile et affaibli qu'il a sombré dans la dépression ou dans une passivité régressive, se comportant plus avec sa femme comme avec une maman qu'avec une épouse. On a souvent souligné aussi l'augmentation du divorce suite au travail des femmes, celles-ci n'étant plus obligées de subir un époux insupportable ou irrespectueux. Cela a poussé à juger de façon très sévère les époux d'avant le travail des femmes, comme si leur irrespect et leur violence était forcément proportionnel au nombre de divorces qui l'auraient révélé ensuite...

J'ai volontairement souligné en premier la part de déséquilibre qu'à engendré ce changement, non pas parce qu'il était mauvais, mais parce que les changements brutaux ont toujours des effets collatéraux : les mentalités ne suivent que très lentement et la généralisation rapide du travail des femmes n'a pas produit instantanément un changement dans l'esprit des hommes. Il a fallu (ou il faudra encore) plusieurs générations.

Aujourd'hui, il me semble que les jeunes époux sont, dans l'ensemble, moins gênés si leur femme réussit socialement. La relation aux enfants est souvent bien équilibrée, chacun jouant un certain rôle, essayant de passer du temps avec eux. Les tâches ménagères sont parfois mieux réparties au sein des couples, même si, spécialement dans ce domaine, les conditionnements sociaux n'ont pas changé rapidement.

En tout cas, il existe des familles modernes équilibrées. Cet

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



peut en dispenser dans la mesure où, dans certaines situations, la maintenir semblerait contraire à la charité<sup>1</sup>. Ce principe même de la dispense suppose une vision optimiste de la capacité des supérieurs à juger de ce qui est propre ou non à favoriser la charité.

## Soumis les uns aux autres

L'instruction (déjà citée) de la congrégation des religieux *Faciem tuam, Domine, requiram* sur le service de l'autorité et de l'obéissance, indique, de façon très profonde, l'importance et la difficulté de se trouver sans cesse à l'écoute de la parole de Dieu pour chercher chaque jour quelle est Sa volonté : « Il s'agit, assurément d'une école exigeante, presque un combat entre le Moi qui tend à être patron de soi et de son histoire, et Dieu qui est "le Seigneur" de toute histoire ; école où l'on apprend avant tout à faire confiance à Dieu et à sa paternité jusqu'à faire confiance aux hommes, ses fils et nos frères<sup>1</sup>. »

Chercher à connaître la volonté de Dieu avant d'agir est une école qui nécessite la confiance dans tous ceux que le Seigneur nous donne comme supérieurs ou comme frères. Depuis les apôtres et les évangélistes qui ont annoncé les premiers la Bonne Nouvelle de Jésus, en passant par les pères de l'Église, les docteurs, les saints, le magistère vivant de l'Église, les prédicateurs qui sont chargés de nous faire entendre directement la Parole et aussi chacun des frères que Dieu nous donne...

Dans la règle de saint Benoît, cela va précisément jusqu'à l'obéissance mutuelle de tous les frères entre eux, quelle que soit leur ancienneté : « Ce n'est pas seulement à l'abbé que tous les frères doivent rendre le bien de l'obéissance ; il faut encore

qu'ils s'obéissent les uns aux autres. Ils sauront que c'est par cette voie de l'obéissance qu'ils iront à Dieu. Plaçant avant tout les ordres de l'abbé et ceux des responsables qu'il a établis – ordres auxquels nous ne permettons pas de préférer les directives d'origine privée – tous les jeunes obéiront pour le reste à leurs anciens, en toute charité et empressement. S'il se rencontre quelqu'un qui ait l'esprit de contestation, il sera châtié<sup>2</sup>. »

Ce conseil est un développement précis et appliqué à la vie monastique du conseil de saint Paul : « Soyez soumis les uns aux autres par égard pour le Christ » (Eph 5,21).

## L'estime mutuelle : défi pour aujourd'hui ?

Saint Paul, dans un autre passage, fonde les rapports de respect entre frères sur l'estime mutuelle : « Rivalisez d'estime réciproque » (Rm 12,10).

Or, notre culture est marquée par un certain pessimisme vis-à-vis de la capacité des hommes à se comprendre entre eux. Sans doute, le multiculturalisme amène-t-il des difficultés nouvelles. Des gens ayant une éducation différente, une histoire différente, des langues maternelles différentes, sont amenés quotidiennement à se côtoyer, à travailler ensemble, à communiquer. Ce n'est pas facile. S'il se forme, à travers les médias et tous les moyens de communication modernes, une sorte de socle culturel commun, celui-ci reste inapproprié pour exprimer de façon juste ce que chacun porte en lui de richesses intérieures, ou de blessures.

Bref ces conditions entretiennent un sentiment général d'incompréhension et des tensions, parfois dramatiques dans les

relations sociales.

Cela ressort de façon plus radicale encore dans les cités des grandes villes, où des populations cosmopolites sont concentrées et où des réflexes de repli sur de petits ghettos ou des comportements de bandes se manifestent, avec plus ou moins de violence : on est incompris, on n'a pas les mêmes valeurs.

Ces épiphénomènes qui dégénèrent régulièrement marquent nos consciences et tendent à exacerber aussi en chacun de nous le sentiment d'être incompris, d'être coupés de ceux qui ne partagent pas notre foi et à qui nous n'avons le droit de ne rien dire (laïcité oblige) et même au sein de notre propre Église de notre propre communauté, de ne pas pouvoir se comprendre entre nous... gens de milieux différents, de sensibilités différentes, plus ou moins blessés par la vie et limités dans nos capacités à maîtriser nos mauvais sentiments.

Les dissensions communautaires ne sont pas vraiment une nouveauté, même si la société globalisée semble en multiplier les occasions. Déjà, saint Benoît recommandait dans sa Règle : « [Les frères] supporteront avec une très grande patience les infirmités d'autrui, tant physiques que morales ; ils s'obéiront à l'envie ; nul ne recherchera ce qu'il juge utile pour soi, mais bien plutôt ce qui l'est pour autrui...<sup>1</sup> » Il avait donc déjà vu que la clé pour surmonter les conflits est le décentrement de soi, l'effort pour se mettre à la place d'autrui.

Si elle a toujours été nécessaire, l'estime mutuelle recommandée par l'apôtre Paul est plus que jamais un défi au XXI<sup>e</sup> siècle.

Jésus n'a pas peur des incompréhensions

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

faut situer le kérygme (1 Co 15,3-5), comme résumé solennel de la foi et le symbole (profession de foi) par lequel les chrétiens se reconnaissent entre eux comme fidèles du Christ.

Les Professions de foi ou symboles manifestent l'unité de la foi et la communion entre les Églises. C'est pourquoi ce sont des formulations assez simples destinées à être proclamées au cours de la messe du dimanche et des grandes fêtes par tout le peuple de Dieu. Nous connaissons par cœur le symbole des apôtres et le symbole de Nicée-Constantinople. Chaque croyant est tenu de connaître les symboles et de les professer. De même, le catéchumène doit le professer avant son baptême.

Le mot « symbole » renvoie à cette pièce monnaie que, dans l'Antiquité, l'on brisait en deux morceaux pour sceller un contrat. Les deux morceaux s'ajustaient de façon unique, en sorte que les deux partenaires pouvaient se reconnaître unis par le contrat sur seule présentation de leur moitié du symbole. Ainsi, le symbolique qui réunit deux partenaires s'oppose-t-il au diabolique qui les divise. Les symboles de foi manifestent l'unité de la foi du Peuple chrétien par delà l'histoire, les cultures, les continents...

## Les enseignements du magistère

Sur cette base des symboles de la foi, le magistère vivant de l'Église a pour mission d'énoncer divers types d'enseignements propres à éclairer les fidèles en sollicitant l'obéissance de la foi<sup>1</sup>.

L'exercice du Magistère de l'Église est la réalisation concrète de la promesse du Saint-Esprit qui, dit Jésus, « vous conduira vers la vérité toute entière » (Jn 16,13). C'est une

promesse de Jésus qui se réalise dans l'Église. L'Esprit Saint soutient la marche de l'Église et lui donne de définir plus précisément certaines vérités. D'autres sont encore à comprendre plus profondément. Les définitions des vérités de foi par le magistère sont de deux catégories, les vérités dites "révélées" et les vérités dites "de doctrine catholique". Ces deux catégories sont à distinguer d'une troisième catégorie d'affirmations du Magistère qui ne sont pas des formulations qualifiées de "définitives", mais sollicitent tout de même un certain assentiment de la part des fidèles :

Les propositions affirmant des vérités contenues dans la Révélation, comme les symboles et « toutes les vérités qui sont contenues dans la Parole de Dieu écrite ou transmise par la tradition et proposée par l'Église pour être crues comme divinement révélées » relèvent de ce que l'on appelle à proprement parler le dogme catholique. Ces propositions requièrent l'adhésion de foi théologique de tous les fidèles. Ne pas y adhérer, c'est donc ce qu'on appelle l'hérésie.

Les formulations du magistère exprimant des vérités de doctrine catholique sont proposées de façon définitive et concernent la doctrine sur la foi et les mœurs. « Qui sont nécessaires pour garder et exposer fidèlement le dépôt de la foi ». Elles sont exprimées par le pape ou le concile comme devant être fermement acceptées et tenues. Ces vérités ne sont pas dites « divinement révélées » parce qu'elles découlent de la révélation par une connexion logique et se trouvent déjà crues et mises en pratique dans la tradition de l'Église. Elles ajoutent à l'expression de la foi des éléments non encore reconnus expressément. Ce ne sont pas encore des "dogmes" au sens strict car il faudrait pour cela démontrer leur rapport historique à la Révélation. Ce qui pourra parfois se faire plus tard. Celui qui rejette ces vérités n'est pas considéré comme hérétique mais il

n'est plus en pleine communion avec l'Église catholique (c'est la situation des orthodoxes, et surtout des intégristes catholiques quand leur rapport à l'enseignement du Concile Vatican II n'est pas correct)<sup>1</sup>.

De ces enseignements définitifs du magistère, on doit bien distinguer les doctrines énoncées par le Pape ou les évêques en communion avec lui, sans intention de les prononcer par un acte définitif. Ces doctrines ont pour but de conduire les fidèles à une intelligence plus profonde de la Révélation ou bien de dénoncer des erreurs. Ces dernières demandent aux fidèles un « assentiment religieux de la volonté et de l'intelligence ».

Cependant, toutes les prises de parole du Magistère ne visent pas la définition de vérités devant être crues. Bien des prises de position sur des questions débattues visent surtout à prévenir les fidèles contre des opinions dangereuses. Ce dernier type d'interventions, avec le recul du temps et l'aide des théologiens peut très bien nécessiter des nuances ou même parfois des remises en question quand à leur opportunité, leur forme ou leur contenu, à condition de rester dans un esprit de foi et de ne pas douter de l'assistance du Saint-Esprit toujours donnée au Magistère de l'Église. Le contexte est souvent la clé de l'interprétation juste d'une intervention forte sur le moment mais contestable sur certains de ses formulations, avec le recul du temps.

Sur ces questions, on trouvera de nombreux éclairages dans l'instruction *Donum Veritatis* de la Congrégation pour la doctrine de la foi sur la vocation ecclésiale du théologien<sup>1</sup>. Ce document a le grand mérite de situer de façon extrêmement positive le rôle de la recherche théologique et les cadres au milieu desquels celle-ci peut évoluer librement sans risquer de prendre des distances avec le dépôt de la foi (cf. 1 Tim 6,20 ; 2

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



Il faut dire que des pressions avaient déjà été exercées sur le conclave en 1769 pour que le pape élu soit celui qui supprimerait les jésuites. Ce conclave dura trois mois ! Clément XIV résista encore trois ans avant d'officialiser la suppression de la Compagnie de Jésus non par une « bulle » qui serait un acte définitif, mais par un « bref » sur lequel on pourrait revenir. En voici le texte : « Il est à peu près impossible que, la société des jésuites subsistant, l'Église puisse jouir d'une paix véritable et permanente ». On voit toute la subtile ambiguïté de cette phrase ! Mais, pour les jésuites et tous ceux qui bénéficiaient de leurs bienfaits, c'est une injustice évidente. Clément XIV le savait et ne prit pas cette décision de gaieté de cœur, lui qui avait été élevé chez les jésuites avant d'entrer chez les franciscains.

Cet exemple historique montre comment un responsable, même de l'Église, qui doit porter le souci de l'ensemble de la communauté qui lui est confiée, peut être amené, dans certains cas, à prendre une décision objectivement injuste pour ceux qui vont en pâtir. Mais l'injustice ne vient pas ici de son intention. Elle vient bien plutôt de son manque de marge de manœuvre dans un contexte historique précis.

Toutes proportions gardées, il est parfaitement injuste, vis-à-vis des prêtres diocésains français d'aujourd'hui, de leur demander de prendre en charge des paroisses trop vastes avec si peu de vitalité spirituelle, une grande dispersion, trente ou quarante églises à desservir, etc. Dans bien des cas on les voue à connaître des échecs pratiques à répétition. Mais c'est la situation actuelle, dans notre contexte de sécularisation et de crise de l'engagement avec la faiblesse de la pratique religieuse et le manque de prêtres, qui cause cette injustice. Renoncer à couvrir (au moins un minimum) l'ensemble du territoire deviendrait pour le coup une injustice vis-à-vis des fidèles,

même s'ils ne sont plus très nombreux ! Le fait que les instituts religieux, sauf exception, désertent les diocèses ruraux pour se regrouper dans les grandes villes où leur ministère sera plus gratifiant n'arrange rien. Il ne faut donc peut-être pas remonter seulement au XVIII<sup>e</sup> siècle pour percevoir des injustices évidentes dans le gouvernement de l'Église !

Cela dit, les effets injustes des décisions ne suffisent pas à les juger. Ainsi, lors du siège de Jérusalem, le prophète Jérémie conseille au roi Sédécias de se rendre aux Kaldéens pour avoir la vie sauve (cf. Jr 38). Il paraît impensable au roi comme à ses conseillers que Dieu veuille une chose pareille. Pourtant, Jérémie ne fait que transmettre fidèlement la parole de Dieu qui, face à une situation où il faut choisir entre deux maux (le saccage de la ville ou la reddition), fait connaître sa volonté. Jérémie indique donc lequel des deux maux Dieu a l'intention de limiter pour accomplir ses desseins. Dieu aurait pu sauver son Peuple glorieusement en mettant en déroute les assiégeants. Mais Il a mystérieusement choisi de le sauver en passant par l'étape de la déportation<sup>1</sup>. Ce qui compte aux yeux de Jérémie, ce n'est pas la gloire d'un combat jusqu'au dernier souffle, mais la préservation du peuple, sa fidélité au Dieu unique et l'accomplissement à long terme du destin d'Israël.

Ainsi en est-il sans doute aujourd'hui dans la vie de l'Église au sein des pays sécularisés. À certains moments, il faut savoir se retirer à temps du combat pour préserver l'avenir de l'évangélisation en bâtissant sur du solide des communautés ferventes. Celles-ci porteront leur fruit en leur temps pour faire entendre la Bonne Nouvelle au monde.

Mais, comme souvent, l'écart historique ou la mise en image par la fiction permettent de réfléchir de façon un peu plus distanciée. Si Clément XIV a pris à contre-cœur la décision de

suspendre la Compagnie de Jésus, on peut supposer que les responsables des instituts de vie consacrée font aussi certains choix à contre-cœur, tenant compte de la fragilité de beaucoup de membres de leurs communautés. L'autre question, celle de savoir si des communautés chrétiennes qui ont fourni si peu de prêtres à l'Église<sup>1</sup> depuis une cinquantaine d'années méritent ou non d'être desservies à domicile comme elles l'ont été jusqu'à l'épuisement de nombreux curés de paroisses ces dernières années reste aussi très difficile, d'autant plus que quelques-uns parmi ces fidèles sont aussi de très dévoués serviteurs de l'Église, sans qui leurs paroisses auraient disparu depuis longtemps.

## Comment obéir face à l'injustice ?

La question que posait le scénario de « The Mission » est clairement celle de l'obéissance dans ces conditions précises où une œuvre bonne est sacrifiée sur l'autel d'intérêts généraux (« la paix de l'Église »). Dans ce film, les guaranis n'acceptent pas de quitter les réductions. Ils se révoltent et veulent les défendre. Que vont faire les jésuites ? Les personnages du film sont unanimes : contre l'ordre exprès du pape, ils restent avec les guaranis. À ce titre, ils illustrent bien la façon dont l'Église considère la responsabilité confiée : un pasteur ou un supérieur religieux a la responsabilité de la portion du Peuple de Dieu qui lui est confié. Cela implique un pouvoir d'appréciation et d'interprétation. Le prêtre chargé d'une communauté n'est jamais un simple exécutant. Ainsi, en restant auprès des guaranis, les jésuites du film de Roland Joffé assument l'exigence de la mission qui consistait pour eux à être témoins

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Concevoir la foi comme une posture serait s'installer, se figer, alors qu'il s'agit d'entrer dans une relation amoureuse qui ne fera jamais que commencer, c'est-à-dire promettre des joies de plus en plus intenses. Il ne suffit donc pas de dire au Seigneur « J'ai fait exactement ce que tu m'as dit de faire » comme on peut comprendre que Saül le dirait, selon l'interprétation de Newman.

La foi exige de se laisser déstabiliser, de se convertir, de laisser grandir en soi des désirs toujours plus élevés.

Saint Grégoire de Nysse disait que le chrétien n'est jamais arrivé au but et que sa découverte des biens divins le pousse à découvrir des biens toujours plus grands, de sorte qu'il ne fait jamais que commencer de connaître Dieu. Ainsi, « celui qui monte ne cesse d'entreprendre commencement après commencement, [...] car jamais le désir de celui qui monte ne s'arrête à ce qu'il connaît déjà, mais l'âme, s'élevant sans désemparer par un désir plus grand à un autre désir encore supérieur, poursuit sans cesse, par des ascensions toujours plus hautes, sa route vers l'infini<sup>1</sup>. »

Obéir à Dieu n'est donc jamais un acte mécanique. Comme nous l'avons bien compris à travers les chapitres précédents, cela se base sur une écoute et une confiance amoureuse. L'obéissance à Dieu est libératrice parce qu'elle n'enferme jamais, elle éclaire le chemin. La fidélité à la parole doit toujours être disposée à aller plus loin que l'on avait imaginé au départ. Il s'agit de renoncer de plus en plus à notre manière de voir, pour se laisser émerveiller de plus en plus par celle de Dieu que l'on découvre peu à peu.

Toujours plus d'amour

La lettre tue et la véritable obéissance nous conduit toujours à davantage d'amour. Toute épreuve de l'obéissance est donc voulue ou permise par Dieu dans le but de faire grandir notre amour et non de nous crisper sur notre propre conception de ce qui est juste.

Aimer davantage développe un rapport détendu à la Loi divine, mais ne se ramène pas à une lâcheté face à l'épreuve. Aimer davantage, ce n'est pas fuir le jour supplémentaire de souffrance. C'est ne jamais renoncer à attendre le jour de Dieu.

La bienheureuse Teresa de Calcutta, après plusieurs années de vie religieuse chez les sœurs de Notre Dame de Lorette où elle fait la classe à des enfants, reçoit par des "voix" l'ordre de Jésus de quitter sa congrégation pour fonder les Missionnaires de la Charité en partageant la vie des plus pauvres de l'Inde.

Elle soumet aussitôt ce projet à son directeur spirituel, puis à son évêque.

L'attente d'une réponse dure plus de deux ans. Deux années pendant lesquelles la voix de Jésus se fait de plus en plus insistante.

Il n'a jamais été question pour elle de faire autrement que d'obéir à ce que lui demandaient ses supérieurs, quelle que soit la souffrance que cette attente représentait pour elle.

Mais plus tard alors que la voix de Jésus s'est tue, ces deux premières années d'épreuves demeureront le seul point de repère lui permettant d'être sûre, malgré la nuit spirituelle qui lui fait demeurer dans l'incertitude quant à sa propre foi, que c'est bien pour obéir à Jésus qu'elle est là. Sans la consistance dans la durée de cette attente, dans la nuit qui viendra plus tard, aurait-elle pu tenir ?

Le grand danger, dans l'épreuve de l'attente, c'est la présomption. Le fait de dire, maintenant ça y est, j'ai fini de traverser l'épreuve, je peux agir à ma guise. Non, chaque jour,

c'est la volonté de Dieu qu'il faut chercher et désirer accomplir  
« Vous êtes mes amis si vous faites ce que je vous commande »  
(Jn 15, 14).

## Vers une compréhension intérieure du précepte

Pourtant, se croire juste parce qu'on a su respecter un commandement, c'est tout le contraire d'avoir accueilli l'amitié du Christ en faisant ce qu'il commande. Ce qu'il commande n'est pas enfermé dans des mots. Samuel avait dit à Saül : « je descendrai te rejoindre pour offrir des holocaustes et des sacrifices de paix. Tu m'attendras sept jours jusqu'à ce que je vienne te rejoindre. Alors je te ferais savoir ce que tu dois faire » (Sam 1-10,8). Mais Samuel n'est pas là. Saül est seul, son épreuve est mystérieusement prolongée. Dès lors, il se croit quitte de la Parole du Seigneur. Au lieu de vivre plus profondément la pauvreté, le dépouillement, l'incertitude dans laquelle il se trouve, il veut prendre les choses en main, trouver une solution par lui-même, inventer lui-même sa religion.

C'est le risque de tout bon chrétien qui a une vie correcte : le jour où survient l'épreuve, rien ne résiste plus. Cet effondrement révèle que le cœur n'est pas assez humble, pas assez conscient de sa pauvreté.

A l'inverse, mère Teresa a traversé la longue épreuve de la nuit spirituelle dans la fidélité la plus totale à sa vocation, reçue du Seigneur, dans l'Église. Dans les ténèbres les plus obscures de son âme, qui ont duré plus de 50 ans, le seul signe que le Seigneur lui a donné pour confirmer qu'elle était bien dans l'obéissance, qu'elle faisait bien l'œuvre que Jésus voulait, fut la fécondité incontestable de son œuvre.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



certain pouvoir accidentel sur les événements et sur les êtres ; « il ne peut empêcher l'édification du règne de Dieu<sup>1</sup>. »

En prononçant le nom de Jésus, les 72 disciples ont pu voir des phénomènes extraordinaires. Mais cela est vain si cet aspect spectaculaire de la mission détourne l'attention du sens concret que la Bonne Nouvelle donne à l'existence humaine. La tentation d'une forme de spiritualisme qui n'est qu'une évasion de la vie réelle s'oppose radicalement à l'enseignement des Évangiles. Or, le nom de Jésus conduit à faire habiter l'Esprit de Dieu au cœur de chaque homme. Et c'est pour cela que, devant ses disciples émerveillés de ce que « même les démons leur étaient soumis », Jésus rectifie un peu brutalement cet enthousiasme : « ne vous réjouissez pas de ce que les esprits vous sont soumis, mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont inscrits dans les cieux » (Lc 10,20).

Cette joie d'être inscrit sur la « liste céleste » est le vrai motif de la nécessité de l'Église. Celle-ci n'est pas une société parfaite, même si la fraternité universelle<sup>1</sup> qu'elle vise à instaurer sur terre apparaît comme un rêve de justice et d'amour destiné à stimuler l'engagement chrétien dans la société. Il suffit d'ailleurs d'interroger des catholiques à la sortie de la messe du dimanche pour constater qu'ils ont des opinions politiques assez diverses. Certes, la morale catholique est exigeante et universelle car elle est liée à la nature même de l'homme en même temps qu'au commandement de Dieu. Mais les moyens pour la promouvoir dans la société ne sont pas dictés d'avance et ne font pas l'économie d'une recherche patiente et concertée avec l'ensemble de l'humanité. Ce qui réunit les assemblées dominicales n'est pas un projet de réussite terrestre, mais bien le Royaume de Dieu qui est à la fois présent dans nos entreprises et toujours au-delà de nos réalisations.

## Le « oui » de Jésus à son Père

À l'instant précis où il vient de recadrer ses disciples sur l'horizon céleste de leur expérience d'Évangélisation, Jésus se met lui-même à rendre grâce pour cette première mission, laquelle est, en quelque sorte, le prototype de la mission de l'Église. Voici ce que dit le texte : « A ce moment, Jésus exulta de joie sous l'action de l'Esprit Saint, et il dit : “Père, Seigneur du ciel et de la terre, je proclame ta louange : ce que tu as caché aux sages et aux savants, tu l'as révélé aux tout-petits. Oui, Père, tu l'as voulu ainsi dans ta bonté” » (Lc 10,21).

Le paradoxe de la petitesse choisie par le Père pour faire connaître son mystère à travers, non des sages et des intelligents mais des petits, semble réjouir profondément le cœur de Jésus. La fécondité de la mission de la proto-Église représentée par les 72 premiers missionnaires est d'autant plus réelle que ceux qui la vivent sont des petits qui n'ont pas une compréhension très précise des enjeux de ce qu'ils sont en train de faire. Et c'est uniquement par la puissance du nom de Jésus qu'ils ont été capables d'accomplir des merveilles.

2000 ans après, lorsque nous regardons l'histoire de l'Église, nous voyons aussi cette petitesse et parfois même hélas cette médiocrité des chrétiens. Et pourtant, leur attachement au Christ et leur proclamation du « Nom de Jésus » a été une réalité incontournable et visiblement féconde, déjà par une certaine transformation du monde.

Et face à ce mystère de la force donnée aux petits, Jésus prononce (c'est l'unique fois dans l'Évangile où il prononce ce mot) son « oui » au Père. « Oui, Père, tu l'as voulu ainsi dans ta bonté. »

Ce « oui » n'est pas prononcé ici à la légère. C'est la seule

fois que l'Évangile rapporte ce mot dans la bouche de Jésus. Mais ce « oui » unique fait clairement écho à une autre expression que l'on trouve dans la Bible : « Me voici, je viens faire ta volonté » (He 10,7 ; Ps 40,8). C'est la même attitude d'obéissance et de confiance dans le vouloir du Père, dans son projet, dans la mission qu'il donne à son Fils. Ce « oui, Père » est une adhésion au projet du Père. C'est, en un seul mot, toute la vocation du Fils de Dieu, toute sa vie, même, cette fois-ci, prononcée en mots humains par le Fils incarné. Sa vie humaine sur cette terre prend sens dans le mystère de la préférence du Père pour les petits. Et c'est pour cela que toute la vie humaine du Fils de Dieu est un exercice d'abaissement : « lui qui était dans la condition de Dieu, il n'a pas jugé bon de revendiquer son droit d'être traité à l'égal de Dieu ; mais au contraire, il se dépouilla lui-même en prenant la condition de serviteur. Devenu semblable aux hommes et reconnu comme un homme à son comportement, il s'est abaissé lui-même en devenant obéissant jusqu'à mourir, et à mourir sur une croix » (Phil 2,6-8).

Ce « Oui, Père » exprime dans un moment unique le consentement du Fils au sacrifice que le Père lui demande. C'est une adhésion totale à l'amour pour les petits qui habite le cœur du Père. Et cette adhésion n'est pas située par hasard en cet instant du retour de la première mission. Il montre bien que les disciples, eux aussi, sont appelés à entrer dans la mission du Fils et à dire avec lui ce « oui » au Père. L'Église ne s'appellera alors pas par hasard « Ekklesia », mot grec qui signifie « assemblée convoquée » car elle est le peuple de ceux qui disent « oui » avec Jésus à la convocation du Père qui veut inscrire leur nom dans les Cieux. C'est avant tout à entrer dans la dynamique de cette assemblée éternelle que nous sommes invités.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

créativité que l'on trouve déjà dans la manière d'obéir du Verbe Incarné. Les chrétiens ont tous des manières singulières d'obéir à l'unique volonté du Père, non seulement parce qu'ils ont été créés différents, mais aussi parce qu'ils ont été créés libres et que leurs chemins de sanctification sont tous uniques, même si on peut en classer certains par familles spirituelles, par états de vie, et que la célébration de l'Eucharistie les rassemble à la convocation de ministres dits « ordonnés » car témoins du Christ-Pasteur qui ordonne son troupeau fait de multiples brebis.

## Devenir disciples pour imiter l'obéissance du Fils

L'obéissance dans l'Église ne peut donc pas être une démarche mécanique. C'est, au contraire, une attitude de fond, animée par l'amour filial envers Dieu le Père, à la suite du Fils incarné qui nous a sauvés par un acte d'obéissance.

Cette attitude obéissante n'est pas une forme figée de vie chrétienne mais elle doit être conduite par l'Esprit Saint. Lui seul peut faire porter à notre désir d'union au Christ ses fruits d'amour authentique, reconnaissables à la joie intérieure et à la paix.

Nous reviendrons donc d'abord sur l'imitation de l'obéissance du Fils qui est la condition des disciples afin d'en mieux percevoir les ressorts théologiques. Cela nous amènera à découvrir que l'obéissance des disciples du Christ est en même temps une docilité à l'Esprit Saint.

### La piété filiale du disciple

L'obéissance de Jésus à son Père est exemplaire pour les disciples. L'obéissance chrétienne est une obéissance filiale. Elle découle de notre condition de fils de Dieu, grâce à notre adoption en Jésus-Christ.

Mais notre marche à la suite de Jésus-Christ provient d'abord d'une séduction opérée en nous par le Saint-Esprit qui a touché nos cœurs en nous mettant en contact avec le mystère du Fils de Dieu.

Personne ne devient chrétien simplement par une conviction intellectuelle, mais d'abord à cause d'un désir, d'un élan intérieur. Quand Jésus passe et dit « suis-moi », le disciple qui laisse tout et le suit sans objection ni hésitation est un obéissant. Mais son obéissance ne peut exister que parce que l'appel reçu rejoint un désir intérieur. L'appel du Christ, l'ordre donné, vient rejoindre une présence de l'Esprit de Dieu dans le cœur de celui qui l'entend. L'Esprit dit à notre esprit « viens vers le Père<sup>1</sup> ».

Lorsque nous prenons le chemin, à la suite de Jésus, qui consiste à chercher le Père, notre nature n'est pas humiliée ni nos désirs étouffés. Bien au contraire, notre nature est sauvée, notre conscience s'épanouit et notre âme est sanctifiée par une Parole d'amour qui libère et fait grandir.

C'est pourquoi l'apôtre Philippe qui n'avait pas encore saisi l'unité profonde entre Jésus et son Père, lui dit avec une belle naïveté qui était l'expression d'un désir jailli du plus profond de son instinct spirituel : « montre-nous le Père et cela nous suffit » (Jean 14,8).

On connaît la réponse de Jésus à Philippe : « Voilà tellement longtemps que je suis avec vous et tu ne me connais pas, Philippe ? Qui m'a vu a vu le Père. »

Depuis des mois, déjà, l'appel de Jésus : « Viens et suis

moi » avait retenti aux oreilles de ces hommes qui avaient tout quitté pour se mettre à marcher à sa suite.

« Viens et suis-moi ». Cet appel du Christ qui vient résonner dans un cœur préparé par l'Esprit, forge l'attitude du disciple.

Devenir disciple en imitant le Christ, c'est d'abord se mettre, comme lui, à l'écoute du Père en accueillant « pieusement » (avec amour filial) ses Paroles, son Verbe.

La piété filiale est un don du Saint-Esprit, suivant la tradition de l'Église : la piété filiale est une variante du don de crainte, cité deux fois en Is 11,2-3 et décliné traditionnellement en piété filiale et adoration. Cette dualité du vocabulaire chrétien réinterprétant Is 11,2-3 permet de distinguer l'attachement affectif au Père (crainte d'être séparé de lui par la désobéissance du péché) et la révérence qui lui est due et qui prend source dans la conscience de notre néant devant lui (« crainte révérentielle »).

Isaïe attribue d'abord au Messie le don de piété filiale, sous cette terminologie de la crainte de Dieu (yir'ah cf. Is 11,2-3).

Il faut reconnaître que l'Ancien Testament parle plus souvent de la crainte de Dieu que de l'amour de Dieu. Cette crainte caractérise la foi juive qui ne peut conduire à adorer qu'un seul Dieu et fait craindre sa jalousie en cas de tentation d'aller vers les idoles. L'homme n'est que néant devant l'infini du Dieu unique et transcendant. Mais le contexte de l'utilisation du mot yir'ah dans l'Ancien Testament, suggère bien souvent que la crainte de Dieu est essentiellement la crainte d'un Dieu Père (cf. Mt 1,6), d'un Dieu qui veut le bien de ses enfants. Par exemple, voici ce qu'on lit dans le livre du Deutéronome : « Sais-tu, Israël, ce que le Seigneur ton Dieu te demande ? Craindre le Seigneur ton Dieu, suivre tous ses chemins, aimer le Seigneur ton Dieu, le servir de tout ton cœur et de toute ton âme, garder les commandements et les lois du Seigneur que je te donne

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



Dieu élargit notre capacité d'aimer

L'appel à la sainteté et les diverses vocations chrétiennes

L'appel à la sainteté

Discerner ce que Dieu désire

La variété des états de vie dans l'Église

La hiérarchie de l'Église fait-elle écran à l'obéissance à Dieu ?

D'où vient la hiérarchie dans l'Église ?

Approches contemporaines de l'Église

Sentir avec l'Église

Du rapport entre hiérarchie dans l'Église et hiérarchies humaines

La communion n'est pas un slogan mais une grâce à accueillir

La hiérarchie dans l'Église part du modèle de l'appel des Douze

Les apôtres, images paternelles

L'autorité acceptée dans la crainte

La vocation aux ordres sacrés suscite un acte d'obéissance

Peut-on obéir à Dieu en obéissant aux hommes ?

La Parole de Dieu, parole d'hommes inspirée par Dieu

Le vœu d'obéissance, signe pour toute l'Église et pour le monde

L'obéissance au service de la mission de l'Église

Que signifie l'obéissance aveugle ?

La spiritualité de la communion

La diversité des rapports à l'autorité

L'obéissance chez les laïcs

Accepter d'obéir davantage

L'obéissance sponsale

Caricatures de l'autorité dans l'Église

Conclusion

Pouvons-nous obéir sans comprendre ?

La confiance de l'Église dans l'intelligence humaine

Soumis les uns aux autres

L'estime mutuelle : défi pour aujourd'hui ?

Jésus n'a pas peur des incompréhensions

La capacité de la raison humaine

L'obéissance pour entrer dans un projet qui me dépasse

Dieu a toujours un regard plus large qui peut renverser nos perspectives logiques

La recherche sincère de Dieu

Discerner l'autorité compétente

Diverses catégories d'enseignement du magistère

L'infaillibilité du pape... et des autres

Les enseignements du magistère

L'exemple de l'ordination sacerdotale exclusivement réservée aux hommes.

Accompagner des personnes ébranlées dans leur foi

Doit-on obéir face à l'injustice ?

Les injustices dans la vie de l'Église

L'Église repentante

La cession des réductions du Paragay aux portugais en 1750

Comment obéir face à l'injustice ?

Des recours possibles

L'épreuve et la patience

Fécondité de l'épreuve

Quand l'action divine paraît injuste

L'épreuve de Saül (1 Sam 13,5-14)

L'obéissance, relation vivante avec Dieu qui s'est fait pauvre

Vivre l'obéissance, « à la manière de Dieu »

Toujours plus d'amour

Vers une compréhension intérieure du précepte

Nous placer du côté des pauvres et des pécheurs

Jésus-Christ obéissant à son Père

## L'obéissance et la Trinité

L'obéissance éternelle du Fils

La vraie joie de l'Église

Le « oui » de Jésus à son Père

L'obéissance servile et libre de Jésus

Comment Jésus manifeste-t-il son obéissance au Père ?

Dire « oui » à travers les contingences et la complexité

Le « oui » de Marie, première actualisation humaine de l'obéissance du Fils

L'autorité de Marie sur Jésus

L'obéissance mêlée aux contingences de l'histoire

Devenir disciples pour imiter l'obéissance du Fils

La piété filiale du disciple

Désirer se faire esclave de Jésus obéissant

L'obéissance animée par l'Esprit d'amour réalise la plénitude de l'homme

Sous la motion de l'Esprit Saint

Conclusion